**La fiction comme fruit du *Bodenlos*: la phénoménologie spéculative de Vilém Flusser.**

Rachel Cecília de Oliveira

« J’ai appris, avec Husserl, que vivre ce n’est pas découvrir, mais donner un sens[[1]](#footnote-1). »

La pensée de Vilém Flusser est proche de la philosophie française des années 1960 à 1980, car elle se formule à partir d’un travail constant de critique des postulats métaphysiques modernes en tant qu’articulateurs d’un mode de vie qui a externalisé son effondrement avec les événements marquants de la Seconde Guerre Mondiale. La constatation de l’impossibilité de continuer à articuler la relation avec le monde selon la manière établie par la modernité exige sa reconfiguration. Chez Flusser, philosophe qui a débarqué au Brésil en 1940 comme réfugié tchèque fuyant la persécution nazie, celle-ci est vue comme urgente afin de reconfigurer, d’abord, sa propre existence. Pendant les premières vingt années où il a demeuré sur le sol brésilien, il s’est battu pour concilier philosophie et vie quotidienne. Ce n’est que dans les années 1960 qu’il a commencé à publier et à enseigner, en grande partie du fait que des entraves bureaucratiques l’avaient empêché de compléter ses cours de philosophie à l’université.

Ce manque de fondement de la vie a dessiné la pensée flussérienne et a donné son titre à son autobiographie, *Bodenlos*, laquelle démontre une tentative constante d’établir le sol (*Boden*) de la vie par le biais de la philosophie. C’est précisément ce point qui différencie la philosophie flussérienne de la philosophie française. Celle-ci, caractérisée par la nécessité de déconstruction permanente, est allée au-delà de la précitée modernité. Toutefois, la philosophie française s’est placée, la plupart du temps, en opposition directe à la modernité, sans établir de réelles possibilités de surmonter le problème.

Vilém Flusser est tombé, lui aussi, dans le piège du dualisme, cependant ses tentatives de déconstruction furent, en général, suivies d’une proposition constructive ou, au moins, d’une tentative d’entrevoir la création d’un fondement. Lors de l’emploi de la philosophie pour établir les bases d’une vie détruite, Flusser a transformé la construction, par la déconstruction, dans le modèle de cette action. Cela est dû au fait que l’absence de fondement exige ce genre d’action. Si elle n’avait pas eu lieu, Flusser, probablement, aurait succombé au suicide, comme le montre son autobiographie. Ainsi ses textes sont des déconstructions dans la mesure où ils essaient de construire quelque chose à partir d’autres bases, différentes de celles établies par la philosophie moderne. Cette caractéristique indique un dialogue avec cette philosophie, mais en étant davantage intéressée à indiquer les maux contemporains produits à partir de ses prémisses.

C’est en ce sens que je défends la philosophie de Vilém Flusser comme étant une philosophie brésilienne. La décision de rester au Brésil et de s’engager dans ce qu’il appelait une “conversation brésilienne” a donné à la philosophie flussérienne sa saveur. Une saveur provenant du choc et du lien subséquent avec un monde et une façon de penser différents de l’univers européen. Cela parce que les bases de sa pensée se trouvent dans les textes qu’il a produits pendant les trente-deux ans où il a vécu et s’est engagé dans la discussion philosophique et artistique dans la ville de São Paulo, endroit qu’il a quitté à cause de la dictature militaire, car il disait ne pas être prêt à fuir une deuxième fois. Ce sont les années où il a vécu dans le village français de Robion qui l’ont rendu célèbre, surtout grâce à ses écrits sur la théorie de l’image. Toutefois, le philosophe n’a jamais cessé d’articuler sa pensée et d’écrire des textes en portugais. D’ailleurs, à la veille de sa mort dans un accident de voiture au retour de sa première conférence à Prague, sa ville natale, l’émotion l’a conduit à passer involontairement du tchèque au portugais.

En pensant à une idée de philosophie brésilienne, je ne cherche pas une identité nationale, une essence qui établisse une appartenance ou une manifestation de cette entité obscure qu’on appelle culture, mais je pense à l’articulation d’une pensée créatrice d’un réseau entre les pensées en action durant la même période au Brésil. De cette façon, je traite la philosophie de Flusser au même locus que les œuvres des artistes immigrés au Brésil pour des raisons similaires. Ces productions sont considérées comme une partie importante de ce qu’on appelle l’art brésilien, puisqu’elles enchaînent des réminiscences et des moyens de perception établis par d’autres réseaux de relations - détruites ou quittées dans un continent différent - avec les réseaux générés par la nouvelle vie conçue au Brésil.

Il est important de souligner que je ne comprends pas le mot « art » dans le sens étroit auquel il est habituellement employé. En parlant des œuvres des artistes étrangers enracinés au Brésil, je fais référence au théâtre, à la musique, aux arts visuels, à la danse, au cinéma, à la photographie et à la littérature. Mon but est de démystifier l’idée de philosophie brésilienne, laquelle affronte jusqu’à ce jour des questionnements successifs par rapport à son existence. La moindre suggestion de ce que les textes de Clarice Lispector ou l’oeuvre visuelle de Mira Schedel ne seraient pas brésiliens provoquerait l’étonnement de n’importe qui. Un argument essentialiste pourrait affirmer le lien des deux avec les canons de l’art universel, tandis que l’oeuvre de Flusser ne se contenterait pas des canons philosophiques. Cet argument est invalidé, car l’établissement d’un canon universel comme référence maintient le monde attaché aux moyens de production européens ou nord-américains. Tandis que, dans la philosophie, la production était toujours attachée à un modèle européen, lequel est devenu encore plus impératif avec la présence constante des enseignants français au Département de Philosophie de l’Université de São Paulo (USP), dans le domaine des arts, l’encouragement à une production artistique nationale suivait sa consolidation. Par conséquent, j’établis une sorte d’association métonymique entre la philosophie et les arts au Brésil pour mettre en relief les particularités de la pensée flussérienne comme étant formulées à partir de son idée de création de fondement pour l’existence à travers un engagement dans la “conversation” brésilienne.

Dans cette conception, Vilém Flusser est considéré comme un philosophe étrange. Cet adjectif lui va bien pour deux raisons distinctes, selon les sens possibles de l’emploi de ce mot ; « étrange » peut représenter celui qui est étranger, mais aussi ou encore celui qui se définit par un caractère extraordinaire, excentrique. Étymologiquement, le terme se réfère à la condition socio-politique de ceux qui n’ont pas de citoyenneté, qui ne parlent pas ma langue. Cette conception a accompagné le philosophe, mais Flusser a exploré cette condition au-delà des limites de la citoyenneté et il est devenu un étranger dans le monde, en considérant l’habitude comme le piège principal de la pensée. Par rapport au sens « d’étranger » lié à la méconnaissance de la langue, il a gardé sa position de *barbaros* durant un court moment dans les lieux où il vécu. Il concevait le travail avec la pluralité linguistique comme son principal outil pour éviter l’habitude mentionnée, c’est-à-dire l’habitude de comprendre les choses d’une façon déterminée, la façon circonscrite par une langue en particulier. Donc, il traduisait. Il utilisait la traduction pour la recherche du noyau dur, l’aspect intersubjectif qui, plusieurs fois, dépasse les limites d’une langue. Il prenait au sérieux l’idée de la traduction comme, au niveau d’un autre tissu linguistique, un moyen approximatif de comprendre ce qui a été dit avec la langue d’origine, cette construction étant l’une des possibilités créatives de l’exercice de la pensée.

En ce qui concerne le sens « d’étrange » comme extraordinaire et excentrique[[2]](#footnote-2), ces caractéristiques peuvent être attribuées tant à ses textes qu’à sa personnalité[[3]](#footnote-3). Le philosophe fait partie d’un groupe particulier de penseurs qui ne se contentent pas de vouloir gagner au jeu, car ils désirent changer ses règles, changer de jeu[[4]](#footnote-4). Là, on trouve la sensation étonnante de familiarité produite par la lecture de leurs textes, produits avec l’intention d’utiliser le jeu, en voulant, alors, le reformuler. C’est un mouvement qui part de l’intérieur et qui n’implose pas le système, mais le reconstruit. L’excentricité et la sensation de non-appartenance éclatent, dépassant l’individu, et deviennent des caractéristiques de sa façon de se saisir et de se mettre en rapport avec l’univers symbolique qui l’entoure, lequel lie le philosophe à la construction fictionnelle de la réalité. Dans ce contexte, il faut préciser les nuances de la phénoménologie flussérienne, puisqu’elle est, comme son créateur, étrange. À partir de cette condition sur laquelle se fonde sa pensée, elle mérite d’être appelée phénoménologie, mais elle problématise aussi les aspects structurels de la philosophie husserlienne. De cette façon, mon but est de montrer comment Flusser transforme la phénoménologie en une sorte de phénoménologie spéculative[[5]](#footnote-5), dont le but est de favoriser la construction fictionnelle de la réalité.

**La phénoménologie dans l’ensemble flussérien**

La phénoménologie est un instrument de lutte dans la formulation de la pensée de Vilém Flusser. Cela est dû au fait que, pour penser l’étrange, l’exotique, il faut se battre contre la tendance de la pensée à tirer des conclusions basées sur des théories qui ont déjà perdu leur valeur ou des croyances socioculturelles traitées comme données. La phénoménologie est la manière trouvée par Flusser pour mener l’ardue tentative de se défaire des croyances, de ce qu’on croit et à quoi on fait confiance, car, lors de la déconstruction de ce sol structurel de la réalité, le philosophe devient étranger dans sa propre terre. *Bodenlos* est le terme flussérien pour une telle sensation:

Nous connaissons tous l’atmosphère du manque de fondement établi de sa propre expérience et, si on le nie, c’est parce qu’on arrive à l’étouffer (réussite, douteuse). Mais il y a ceux qui se trouvent dans le manque de fondement, pour ainsi dire, précisément, soit parce qu’ils ont été arrachés de la réalité par des forces externes, soit parce qu’ils ont abandonné de façon spontanée une situation apparemment réelle, mais diagnostiquée, par eux, comme fantasmagorique. Ceux qui sont tombés, donc, sur le manque de fondement ou l’ont choisi. Ce sont eux qui peuvent servir de laboratoire par les autres. Ils existent plus fortement, si on interprète « exister » comme « vivre à l'extérieur »[[6]](#footnote-6).

La philosophie flussérienne est une tentative d’exprimer ce « vivre à l’extérieur » et la phénoménologie, la façon de lutter contre la substance qui le constitue. C’est ainsi la technique adoptée pour retourner la pensée contre soi-même[[7]](#footnote-7). En tenant compte de ce but, le philosophe retourne la phénoménologie contre elle-même, en la mettant en œuvre de façon à garantir la permanence de l’humain dans la méthode, ce qui assure une distance par rapport à l’idéalisme qui caractérise la philosophie de Edmund Husserl. La phénoménologie devient, ainsi, un genre d’artifice pour permettre la réflexion, pour chercher un autre regard, pour passer par, mais non rester dans, le manque de fondement. Le *Bodenlos* doit fonctionner comme un genre de force pour la construction d’un ou plusieurs sols, puisque la vie suspendue au-dessus de l’abîme n’est pas possible.

C’est pour cela que Flusser compare la phénoménologie au yoga et à la méditation[[8]](#footnote-8). Tous les deux exigent l’effort de lutter contre la pensée. C’est la prémisse du premier chapitre du livre *Le Doute*. Dans ce chapitre, Flusser examine la méthode méditative, en soulignant la difficulté d’atteindre « (...) l’élimination de toutes les pensées, sauf une seule arbitrairement choisie[[9]](#footnote-9) ». Le philosophe argumente que la méditation est une activité apparemment facile. L’idée d’arrêter la pensée semble nécessaire dans un monde où ses différentes couches semblent se déplacer à la vitesse de la lumière. Cependant, la tâche est difficilement réalisable, une fois que le contrôle de plusieurs couches de la pensée nous échappe.

Ce parallèle permet au philosophe de s’approcher d’une quête, d’une certaine façon passive, qui permet la révélation de ce ou de celui qui est observé. Passive, car elle ne part pas du présupposé de l’intervention, mais de la patience, de l’attente, du laisser apparaître. Bien entendu, celui qui espère sait ce qu’il espère, et, dans ce sens, il y a une activité. La révélation apparaît sans un pré-jugement, car, comme dans la méditation, la pensée est arrêtée, elle cherche à s’unir à la chose. Selon Flusser, la phénoménologie est la tentative d’atteindre ce qui concerne la connaissance, de permettre au *Bodenlos* d’exister, d’en prendre conscience et construire à partir de cela. Ainsi, la phénoménologie est la reconquête de l’étonnement, de la mise en place d’une sorte de deuxième naïveté[[10]](#footnote-10) qui conduit la chose à être chose. Il demande la réduction eidétique, car il n’est pas possible à la chose d’être chose sans supprimer tous les aspects instrumentaux qui lui sont relatifs.

Regarder les choses comme si on les voyait pour la première fois est une méthode permettant de découvrir en elles des aspects jusqu’alors inaperçus. C’est une méthode puissante et féconde, mais qui exige une discipline rigoureuse et qui peut donc facilement échouer. Au fond, cette discipline consiste à oublier, à mettre entre parenthèses l’habitude qu’on a acquise de la chose regardée, et donc toute expérience et toute connaissance de cette chose[[11]](#footnote-11).

Se consacrer au phénomène, en élevant toutes ses couches conceptuelles préalablement attribuées, est une activité si complexe que Flusser la considère impossible à réaliser et c’est pourquoi il déclare l’impossibilité du retour à la naïveté. De la même façon que douter de quelque chose change la croyance établie, la naïveté perdue est un domaine ébranlé, à tel point que Husserl n’a pas réussi à montrer comment réaliser la réduction eidétique[[12]](#footnote-12). Dans ce sens, la phénoménologie est un genre d’idéal inaccessible. Flusser plaide donc pour la catharsis, en employant la suppression du langage comme chemin pour la suppression du jugement. L’emploi de la langue doit être arrêté pour rendre possible la recherche par le silence. À travers le silence, l’attitude phénoménologique s’approche encore une fois du yoga. Elle vient de la compréhension de l’incapacité de générer le sens au moment où toutes les couches de sens sont suspendues. Le silence est la situation finale, la plus proche de l’expérience du manque de fondement, du *Bodenlos* qu’on puisse atteindre*.*

Car l’absence de point de vue m’apparaît soudainement comme une absence de sol, et je sens le sol se dérober sous mes pieds du seul fait de ma tentative. Il est curieux que je ne développe pas cela théoriquement, mais que je le ressente tout à fait concrètement. On pourrait qualifier cette expérience de vertige ontologique concret[[13]](#footnote-13).

L’attitude phénoménologique est l’expérience du manque de fondement due à la possibilité de développement symbolique. Après l’élimination des couches, il ne reste rien, il n’y a rien derrière le sens qu’on attribue à la chose, il n’y a que l’expérience de la compréhension de l’absence d’un dernier fondement. De cette façon, la philosophie flussérienne produit un genre d’actualisation poststructuraliste de la phénoménologie de Husserl.

**La phénoménologie dans la philosophie flussérienne**

Penser, chez Flusser, est douter. Cela signifie que le philosophe utilise le doute comme instrument de sa méthode épistémologique, c’est à dire, de la phénoménologie. Pourtant, le doute ne marche pas comme le supposait Descartes, comme un fait indubitable de la connaissance. Bien au contraire, le doute n’est qu’un outil qui permet de quitter l’univers habituel qui configure la construction du monde qui nous entoure. D’une certaine façon, l’emploi flussérien du doute se rapproche de l’emploi cartésien, mais il n’est pas le fondement ultime de la méthode épistémologique. Il est aussi sous jugement, puisque le doute du doute n’est pas seulement possible, mais il est faisable. Il découle du processus de questionnement qui configure le monde contemporain. Vu que les croyances articulatoires de la structure de la réalité (la religion, l’art, l'épistémologie, l’éthique, la politique et etc.) ont été mises en question depuis le démarrage du projet moderne, on peut donc se demander qu’est-ce qui empêche le doute d’être, lui aussi, mis en doute. Flusser affirme que c’est la raison pour laquelle le sentiment *Bondelos* régne dans la société contemporaine. Cependant, bien que le *Bondelos* ait un air de nihilisme nietzschéen, il n’est pas seulement négatif, bien au contraire, il est un instrument de l’épistémologie flussérienne, dans la mesure où l’expérience guide l’attitude phénoménologique.

Tandis que l’étonnement est la condition existentielle pour le *Bodenlos*, le doute est ce qui conduit l’être humain à exister, ce qui l’enlève au manque de fondement, et il le fait à travers la phénoménologie.

Pour être ce qui enlève l’être humain de l’habitude, le doute laisse place aux constructions de sens, lesquelles ne fonctionnent pas de façon chronologique, c’est-à-dire qu’il ne s’agit pas du changement d’une habitude par une autre, mais de la transformation de l’espace de l’habitude dans un scénario de possibilités à évaluer. La méthode phénoménologique flussérienne met donc en perspective que la chronologie, en tant que moyen d’organisation de la pensée, est fausse, une fois qu’elle transforme l’espace de l’habitude dans une succession organisée par la causalité, laquelle est soutenue par le déterminisme des relations. Ce déterminisme reflète l’idéalisme que Flusser prétend combattre.

C’est dans ce contexte que le philosophe considère la phénoménologie comme un modèle de caractère juif[[14]](#footnote-14). Selon lui, le modèle juif est contraire à la pensée philosophique traditionnelle, laquelle est axée sur l’idée de vérité des Grecs, qui, pour le philosophe, signifie la vérité en tant que découverte. L'épistémologie qui en est dérivée, constitue un effort pour découvrir ce qui est au-delà des apparences, ce qui est éternel, essentiel. Le propre verbe « découvrir » renvoie à l’image du dévoilement, de l'enlèvement des couches qui fonctionnent comme des paravents entre ce qui importe vraiment et la perception. Dans la vérité chez les Grecs, le fondement ne manque pas, il ne faut que le découvrir, c’est-à-dire que les tentatives réalisées jusqu’alors ont échoué dans le processus du dévoilement. L’erreur est dans la présupposition d’un fondement fallacieux. Dans la vérité juive, le contexte change.

La vérité est le rapport entre l’expérimenté et ce qu’il connaît. Dans le judaïsme, ce rapport part de ce qui est connu et vise à l’expérimenté, ou, en d’autres termes, le connu (la « réalité ») se montre. La vérité juive (« emet ») est la révélation de la réalité, une révélation que l’homme reçoit initialement de façon passive[[15]](#footnote-15).

Flusser la rapproche de la phénoménologie, car la vérité est comme une révélation, c’est-à-dire qu’on a la soumission patiente à la chose révélée. Une telle situation semble proche autant de la méditation que de la réduction eidétique, puisque le but des deux est de laisser la chose être la chose. Ainsi, au contraire du judaïsme, la vérité n’est pas une référence aux textes sacrés, elle ne découle pas d’une révélation transcendante. Elle est l’établissement d’un aspect commun, possible par la relation entre des sujets.

La phénoménologie offre des conditions pour que Flusser établisse une ontologie non- substantialiste, avec l’intention de faire face à la conviction absolue qui caractérise une grande partie de la philosophie. Son ontologie se fonde sur la capacité de l’intersubjectivité, c’est-à-dire, une partie de la façon dont l‘être humain crée la culture pour quitter le solipsisme. La création de la culture se fait par l’établissement des systèmes symboliques, qui permettent la relation entre les êtres humains, comme la langue et l’image. Dans son premier livre publié, *Langue et réalité*, Flusser construit une ontologie qui a comme référence la langue et la façon dont on se met en rapport avec elle. À travers l’établissement de la réalité dans la relation intersubjective, Flusser arrive à supposer la pluralité des langues sans avoir besoin d’un référentiel unique. La réalité est née de la création symbolique de l’espace intersubjectif et elle change selon la langue. Cependant, l’expérience dans une langue maternelle, constructrice du sens de réalité du sujet, assure la sensation d’avoir « le sol sous les pieds ». Cela signifie qu’on peut affirmer que l’être humain, après la sortie du solipsisme, crée la culture pour ne pas rester *Bodenlos*. L’expérience du manque de fondement est aussi importante que la construction de la culture qui en dérive. Toutefois, Flusser, en tant que philosophe, désire l’expérience systématique du manque de fondement. Pour ce faire, il utilise la traduction comme mécanisme pour maintenir cette expérience, en transformant ce qui devrait être un sol ferme en une mince couche de sens, laquelle est constamment remplacée par le processus de transition d’une langue à l’autre. Ainsi, traduire, c’est appliquer la méthode phénoménologique.

Cela signifie qu’il n’est pas possible de parler d’une seule et immuable vérité, mais plutôt d’un tissu symbolique qu’on modifie et qui nous modifie. En ce sens, le philosophe, lui-même, considère la compréhension des symboles comme un problème central de sa pensée[[16]](#footnote-16), une fois que le symbole est un phénomène qui représente un autre phénomène, en lui conférant du sens. La production consciente des symboles est une activité qui cherche à donner du sens au monde, à utiliser le *Boudenlosigkeit* comme puissance. Elle est une activité phénoménologique flussérienne, un outil pour gérer l'ambiguïté produite par la conscience de la nécessité de symbolisation : elle permet qu’on dépasse l'aliénation et il s’agit d’un mécanisme qui donne du sens à un monde absurde, puisque sans fondement. Ainsi, la dialectique de la médiation symbolique constitue le problème central de la connaissance chez Flusser.

Le philosophe indique la nécessité de reformulation du vocabulaire qu’on utilise, car son maintien entrave la compréhension de nouveaux univers significatifs. C’est justement pour cela qu’il adopte, après les années 1980, la nomenclature de la science de l’information. Selon lui, elle rend possible plus de précision conceptuelle dans un univers de sens réglé par la métaphysique de la vérité en tant que découverte, c’est-à-dire par des concepts déjà contestés. De telle sorte, décoder est l’activité relative à l’action phénoménologique, c’est-à-dire que l’emploi réussi et efficace de la phénoménologie, en tant que méthode épistémologique, a comme résultat la décodification des symboles. Alors, décoder c’est donner le mot au sens dans la pensée husserlienne. C’est une activité désaliénante, car la décodification élimine la nature sacrée de l’objet, sa condition de microcosme, qui reflète un cosmos transcendant. Elle transfère l’importance du sens en soi à l’acte de connaître ce sens. « En bref : pour nous, le symbole est la médiation entre le sujet et l’objet concret, et décoder est mettre en valeur le sujet[[17]](#footnote-17). »

Flusser change le centre d'intérêt de la dynamique de la connaissance, en attribuant de la valeur sociale à la connaissance et en supprimant l’absolutisation des conclusions. Cela signifie que la connaissance est la configuration, c’est-à-dire la délimitation d’un objectif par la relation entre le sujet et l’objet, ou entre des sujets. Ainsi, selon le philosophe, la connaissance est la construction d’intersubjectivité. Flusser met l’être humain au centre du monde, car il est le point d’où partent toutes les relations. Toutefois, chacun est le centre d’un monde différent. N’étant pas seuls dans le monde, les différents mondes individuels se chevauchent, mettant les êtres humains en rapport entre eux. Donc, je reconnais le point de vue de l’autre en me reconnaissant. Une telle reconnaissance n’est pas une connaissance, mais l’intersubjectivité. L'intersubjectivité amplifie et complexifie le monde, puisqu’il devient plus réel lorsqu’il est partagé.

Ce que je découvre lorsque je considère les choses, c’est l’autre en tant que leur inventeur et, le cas échéant, leur producteur; et le fait que je le découvre représente pour moi-même ainsi que pour les autres l’expérience vécue du nouveau[[18]](#footnote-18).

Cette intersubjectivité est construite par l’établissement des ponts qui mènent à la création des sens. Si le monde est un champ de liens symboliques[[19]](#footnote-19), la réalité est un tissu de relations composé par des abstractions qui se lient. Cette liaison se produit par rapport au sens de ce qui est symbolisé ainsi que par rapport aux pôles de référence de cette symbolisation, c’est-à-dire, de ce qui est traditionnellement appelé sujet et objet. La construction de ponts exige deux extrémités, lesquelles permettent la permanence du pont. Ces extrémités sont des cristallisations se référant à la position déterminée par la relation. Cela signifie que les traditionnels « sujet » et « objet » ne sont pas des entités, des totalités absolues; mais elles se forment dans le processus de la construction symbolique et échangent leurs rôles selon la perspective lancée sur elles. La stabilité du pont construit est obtenue par l’articulation intersubjective qui le constitue, c’est-à-dire, par la capacité de construction de la pensée avec une valeur collective et pas seulement relative à l’univers privé de l’individu.

Lors de la compréhension de l’action phénoménologique qui produit des sens, Flusser élabore une théorie de la connaissance basée sur la création des fictions comme une façon de constitution du réseau qui configure ce qu’on appelle réalité. C’est la supposition d’une épistémologie fabulatoire dont la véracité de la fable est relative au niveau d’intersubjectivité acquise. « Bien que les fables elles-mêmes n'aient pas de vocation scienti­fique - même s'il est possible d'adopter le point de vue selon lequel les sciences ne sont rien d'autre que des fables -, elles devraient passer outre l'objectivité scientifique. Le dépassement de la pensée scientifique par la pensée fabuleuse présuppose cependant que la pensée scientifique ait été à moitié digérée [[20]](#footnote-20). » L’association entre la connaissance et la fiction est l’expression de l’étrangeté attribuée au philosophe au début du texte. Flusser est étrange parce qu’il change le jeu, en établissant comme but de la philosophie ce qui traditionnellement doit être évité. Il met dans la construction poétique de son monde son fondement ontologique. De cette façon, le caractère fictionnel de la philosophie flussérienne, lorsqu’il est compris comme un attribut positif, constitue le fondement d’une phénoménologie qui n’est pas idéaliste. Cela est d’autant plus clair dans cette lettre du philosophe:

En ce qui concerne le titre « Fiction philosophique » : il y a longtemps que j’ai l’idée que le traité philosophique (le texte alphanumérique « sur ») ne s’adapte pas à la situation de la culture, que les philosophes académiques sont des personnes mortes, et que la vraie philosophie actuelle est faite par des personnes comme le propre Fellini, les créateurs de clips, ou ceux qui synthétisent des images. Mais moi-même, je suis prisonnier de l’alphabet, et comme je suis une proie du vertige philosophique, je dois me contenter de faire des textes qui soient des pré-textes pour des images. La façon de le faire c’est écrire des fables, parce que le fabuleux est la limite de l’imaginable. J’écris et j’ai publié une fable animale, *Vampyroteuthis Infernalis*, sur laquelle Abraham Moles a écrit qu’elle démarre la méthode future[[21]](#footnote-21).[…] En résumé, j’ai toujours essayé de faire de la fiction philosophique, et mes essais, apparemment non fabuleux, se font fictionnels[[22]](#footnote-22).

De cette façon, l’emploi flussérien de la méthode phénoménologique vise à construire d’autres moyens de comprendre la connaissance. Selon Flusser, la phénoménologie est un genre d'épistémologie supérieure, plus évoluée, qui permet d’amplifier les moyens et les modes d’accès au monde, car « il faut admettre que la connaissance est une forme parmi les formes de l’existence dans le monde. Elle est indissociable des autres formes de l’existence, sous peine de devenir inhumaine[[23]](#footnote-23) ». Cette affirmation montre l’importance de l’action phénoménologique, puisqu’elle permet l’emploi positif du *Bodenlos* en tant qu’instrument pour l’activité philosophique. C’est dans ce contexte que le philosophe interprète les catégories husserliennes autrement. Puisque les cibles de sa méthode sont les symboles, et non les choses, son effort suit l’intention de désubstantialiser le mot, de montrer que le caractère concret de la chose est relationnel. Flusser transforme donc l’absence de fondement en un modèle pour la construction de fondement.

**Références Bibliographiques**

BERNARDO, G. & MENDES, R. *Vilém Flusser no Brasil*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, 2000

BERNARDO, Gustavo, *A dúvida de Flusser:**filosofia e literatura*, Rio de Janeiro, Editora Globo, 2002.

FELINTO, Erick, « Flusser e Warburg: Gesto, Imagem, Comunicação », en ligne < <https://revistaecopos.eco.ufrj.br/eco_pos/article/view/3346/2617>>, consulté le 2 octobre 2024,

FLUSSER, Vilém, Leçon « Fenomenologia » du cours *Da língua e outras reflexões*. Dossier COURSES 6\_2-LING [2025] A LINGUA\_2-DA [2016] DA, p. 6-11, Arquivo Vilém Flusser

FLUSSER, Vilém, « Em Louvor do Espanto », *Folha de São Paulo*, 25 avril 1964. Dossier M1\_O ESTADO DE SAO PAULO ZTG, p. 89-90. Arquivo Vilém Flusser.

FLUSSER, Vilém, *On Edmund Husserl.* Dossier ESSAYS 6\_ENGLISH-O, p. 108-117. Arquivo Vilém Flusser.

FLUSSER, Vilém, *Phenomenology: a Meeting of West and East.* Dossier ESSAYS 7\_ENGLISH-P-R, p. 2-7. Arquivo Vilém Flusser.

FLUSSER, Vilém, *A dúvida*, São Paulo, Annablume, 2011.

FLUSSER, Vilém, *Bodenlos***:** *uma autobiografia filosófica*, São Paulo, Annablume, 2007.

FLUSSER, Vilém, *Choses et non-Choses : esquisses phénoménologiques,* Nîmes, Jacqueline Chambon, 1996.

FLUSSER, Vilém, *Les Gestes*, Marseille / Bruxelles, Al Dante / AKA, 2004.

FLUSSER, Vilém, *Post-Histoire*, Paris, T&P Work Unit, 2019.

FLUSSER, Vilém, *Ser Judeu*, São Paulo, Annablume, 2014

FLUSSER, Vilém, *Vampyroteuthis Infernalis*. Dijon, Presses du Réel, 2024

LADUSÃNS, Stanislau (dir.), *Rumos da filosofia atual no Brasil: em auto-retratos*, São Paulo, Loyola, 1976.

LEBRE, Maria Helena de Carvalho, *A Comunicação como Paradigma instaurador da Humanidade: Uma Leitura de Vilém Flusser.* Thèse présentée à l’Université d’Évora (Portugal) pour l’obtention du Doctorat en Philosophie, sous la direction de la Professeure Irene Filomena Borges-Duarte, 2013. En ligne < <https://dspace.uevora.pt/rdpc/bitstream/10174/11345/1/Tese%20vers%c3%a3o%20%20final%202.pdf> > consulté le 2 octobre 2024.

1. FLUSSER, Vilém, « Curriculum Vitae », in LADUSÃNS, Stanislau (dir.). *Rumos da filosofia atual no Brasil: em auto-retratos*, São Paulo, Loyola, 1976, p. 501. [↑](#footnote-ref-1)
2. « D’un côté la personnalité flussérienne : vitalement complexe et fascinante, le caractère capricieux parsemé de paradoxes, dans un équilibre ironique de simultanéités : ce n’est pas le cas d’être tantôt éthique, tantôt amoral, mais éthiquement amoral ; ni tantôt ludique ou engagé, mais ludiquement engagé. D’un autre côté, la pensée flussérienne : cet univers d’idées absolument authentiques et audacieuses, exprimées toujours avec la rigueur inusitée de la raison-et-de la-passion, par-des-contraires amalgamés avec tant de véracité par Flusser, et d’autres très rares. » LEÃO, Maria Lília, « Pessoa-pensamento no Brasil », in BERNARDO, G & MENDES, R. *Vilém Flusser no Brasil*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, 2000, p. 13, traduction par l’auteure. [↑](#footnote-ref-2)
3. Sur l’excentricité du philosophe, voir : GULDIN, Rainer & BERNARDO, Gustavo, *Vilém Flusser (1920–1991).* *Ein Leben in der Bodenlosigkeit. Biographie,* Bielefeld, [transcript] Verlag, 2017. [↑](#footnote-ref-3)
4. Felinto le caractérise de la façon suivante: « les penseurs étranges seraient, donc, ceux qui alimentent des propositions contre-intuitives, en ayant des tendances à l’instabilité et à la rupture avec les modèles établis, qui se méfient des fortes épistémologies et qui se livrent aux vols de l’imagination. » FELINTO, Erick. « Flusser e Warburg: Gesto, Imagem, Comunicação » en ligne < <https://revistaecopos.eco.ufrj.br/eco_pos/article/view/3346/2617>>, consulté le 2 octobre 2024, traduction par l’auteure. [↑](#footnote-ref-4)
5. L’importance de Husserl est très forte dans la pensée de Vilém Flusser. Dès ses premiers écrits, datés de la fin des années 1950, jusqu’à sa dernière oeuvre publiée avant sa mort, *Gesten (Les Gestes)*, en 1991, la phénoménologie se montre comme une méthode de travail, parfois explicite, parfois implicite. Husserl est l’un des rares philosophes à qui Flusser a consacré un article, contrairement à son habitude de ne mentionner ni des noms, ni des théories. [↑](#footnote-ref-5)
6. FLUSSER, Vilém, *Bodenlos,* São Paulo, Annablume, 2007, p. 21. Traduction de l’auteure. [↑](#footnote-ref-6)
7. FLUSSER, Vilém, Leçon « Fenomenologia » du cours *Da língua e outras reflexões*. Dossier COURSES 6\_2-LING [2025] A LINGUA\_2-DA [2016] DA, p. 6-11, Arquivo Vilém Flusser. [↑](#footnote-ref-7)
8. » L’epoché correspond à la concentration, la parenthèse correspond au yapa, la réduction correspond à la méditation, le dévoilement des eidos correspond à samadhi. Le subjectif transcendantal correspond au atman, le phénomène au maia, eidos à Brahman, la déduction formelle et rigoureuse de la mathématique, logique et éthique correspond au Karma. » FLUSSER, Vilém, Leçon « Fenomenologia » du cours *Da língua e outras reflexões*. *Idem*. Traduction de l’auteure. [↑](#footnote-ref-8)
9. FLUSSER, Vilém, *A dúvida*, São Paulo, Annablume, 2011, p. 35. Traduction de l’auteure. [↑](#footnote-ref-9)
10. FLUSSER, Vilém, « Em Louvor do Espanto », *Folha de São Paulo*, 25 avril 1964. Dossier M1\_O ESTADO DE SAO PAULO ZTG, p. 89-90. Arquivo Vilém Flusser. [↑](#footnote-ref-10)
11. FLUSSER, Vilém, *Choses et non-Choses : esquisses phénoménologiques,* Nîmes, Jacqueline Chambon, 1996, p. 64. [↑](#footnote-ref-11)
12. FLUSSER, Vilém, *On Edmund Husserl*. Dossier ESSAYS 6\_ENGLISH-O, p. 108-117. Arquivo Vilém Flusser. [↑](#footnote-ref-12)
13. FLUSSER, Vilém, *Choses et non-Choses : esquisses phénoménologiques****,*** Nîmes, Jacqueline Chambon, 1996, p. 67. [↑](#footnote-ref-13)
14. FLUSSER, Vilém, *Bodenlos*:*uma autobiografia filosófica*, São Paulo, Annablume, 2007. [↑](#footnote-ref-14)
15. FLUSSER, Vilém, *Ser Judeu*, São Paulo, Annablume, 2014, p. 92. Traduction de l’auteure. [↑](#footnote-ref-15)
16. FLUSSER, Vilém, *Bodenlos***:** *uma autobiografia filosófica*, São Paulo, Annablume, 2007, p. 154-155. [↑](#footnote-ref-16)
17. FLUSSER, Vilém, *Bodenlos***:** *uma autobiografia filosófica*, São Paulo, Annablume, 2007, p. 155. Traduction de l’auteure. [↑](#footnote-ref-17)
18. FLUSSER, Vilém, *Choses et non-Choses : esquisses phénoménologiques*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1996, p.76. [↑](#footnote-ref-18)
19. FLUSSER, Vilém, *Phenomenology: a Meeting of West and East*. Dossier ESSAYS 7\_ENGLISH-P-R, p. 2-7. Arquivo Vilém Flusser. [↑](#footnote-ref-19)
20. FLUSSER, Vilém, *Vampyroteuthis Infernalis,* Dijon, Presses du Réel. 2024, p.149. [↑](#footnote-ref-20)
21. Abraham Moles a écrit dans cette préface inédite : « elle est l’amorce d’une nouvelle méthode philosophique », *idem*, p. 158. [↑](#footnote-ref-21)
22. Extrait de la lettre de Vilém FLUSSER à Maria Lília LEÃO du 13 septembre 1990, reprise dans « Pessoa-pensamento no Brasil », in BERNARDO, G & MENDES, R. *Vilém Flusser no Brasil*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, 2000, p. 20. Dossier Cor\_14\_MARILIA LILIA LEAO 2 OF 2, p. 55, Arquivo Vilém Flusser. [↑](#footnote-ref-22)
23. FLUSSER, Vilém. *Post-histoire*, Paris, T&P Work Unit, 2019, p. 76. [↑](#footnote-ref-23)